

Le patrimoine hospitalier niçois



La longue tradition hospitalière européenne a souvent permis la création, à travers les siècles, d'édifices et d'œuvres en rapport avec la mission sanitaire et sociale de l'hôpital. Ces édifices et ces œuvres forment un patrimoine ancien et remarquable, et Nice en est aussi bénéficiaire.

AU MOYEN-AGE, TANT DE LIEUX ET PAS DE TRACES



A défaut de pouvoir préciser comment les Romains de Cemenelum et les Grecs de Nikaia soignaient leurs malades (encore que l'hygiène assurée par les premiers ainsi que leur ravitaillement en eau de source devait éviter bien des désagréments qui apparurent ensuite), c'est au Moyen-âge, dès le XIIIe siècle, qu'on voit apparaître à Nice les premières mentions d'hôpitaux. Mais encore faut-il s'entendre sur ce terme : à l'époque, le mot hôpital renvoie aussi bien à l'idée de soin qu'à celle d'accueil ; il sera d'ailleurs souvent en concurrence avec celui d' " hospice " et celui d' " œuvre ". Cependant, sous ce nom, on ne dénombre au Moyen-âge pas moins de huit hôpitaux, répartis entre la ville haute, la ville basse et ses alentours immédiats : dans la ville haute, l'hôpital communal des Pauvres (1144, près des actuels vestiges de la cathédrale, sur la colline du Château), l'hôpital des Badat (aux alentours de l'actuelle école du Château), l'hôpital de Rocaplana (1135, desservi par les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, futurs chevaliers de Malte, sur le site de l'actuel cimetière du Château) et l'hôpital Saint-Martin (dit aussi de la Pairolière, près de l'église homonyme) ; dans la ville basse, l'hôpital du Saint-Esprit (près de la place Saint-François) ; hors les murs l'hôpital Saint-Antoine (sur la rive nord du Paillon, au débouché du pont homonyme), l'hôpital Saint-Lazare, dit aussi des Lépreux (fondé en 1205 dans le quartier du Pré-aux-Oies) et l'hôpital Saint-Eloi (au nord de l'actuel opéra). Ces édifices ne laisseront aucune trace dans le paysage urbain et aucun élément patrimonial sinon la documentation d'archives. Remarquons toutefois le lien entre ces établissements et les portes de la ville, ce qui laisse penser qu'ils étaient cantonnés dans des espaces à l'écart du tissu urbain dense.

A L'AGE BAROQUE, LA MISE EN ORDRE ET LE DEVELOPPEMENT



Au début du XVI^e siècle, cet ensemble important existe encore mais va se voir réformé très rapidement : l'hôpital des Pauvres de la ville haute est détruit en 1537, ainsi, un peu plus tard que celui de Rocaplana, pour laisser la place aux nouvelles fortifications du Château et tenir compte de l'expulsion de la population ; ceux du Saint-Esprit, de Saint-Antoine, des Badat et de la Pairolière disparaissent, peut-être pour renaître sous d'autres formes, dont nous reparlerons plus loin. L'hôpital Saint-Lazare, dit des Lépreux, est victime du débordement du Paillon de 1531. On le reconstruit alors sur la rive droite du fleuve, vers l'actuelle rue Paradis, mais en 1596, il est cédé aux Pénitents bleus qui le transforment en orphelinat. Il sera ensuite abandonné. Quant à l'hôpital Saint-Eloi, il se voit renforcé en 1539, lorsque le pape lui donne le privilège de réunir l'ensemble des hôpitaux niçois, privés ou publics (si cette distinction a alors un sens). Cet hôpital est alors situé hors les murs, mais pour peu de temps. Sans doute endommagé lors du siège de 1543, il est abandonné et voit son vocable transféré sur un nouveau bâtiment, construit après 1569 hors les murs entre la muraille sud et la mer au niveau de la Porte marine. En 1577, le duc Emmanuel-Philibert ordonne le déplacement de la muraille sud de la ville vers la mer, englobant un espace qui allait devenir le cours Saleya : ainsi, sans bouger lui-même, l'hôpital Saint-Eloi se trouve après cette date intra muros. Il devient l'hôpital communal par excellence, la ville en confiant l'administration successive à deux confréries, les Pénitents bleus (de 1592 à 1594) puis blancs (de 1594 à 1632). C'est peut-être après la peste de 1580 qu'on lui accola une chapelle dédiée à Saint-Roch. Dès lors, ce nom fut associé à Saint-Eloi puis, à partir des années 1690, Saint-Roch prit définitivement le dessus jusqu'à nos jours. Son emplacement est aujourd'hui clairement identifiable : il est occupé par le seul immeuble qui rompt l'alignement du cours Saleya, à son extrémité nord-est, sans doute parce que, faute de moyens, on ne se résigna pas à le déplacer. Au début du XVII^e siècle, un second hôpital, privé mais gratuit, vint compléter Saint-Eloi-Saint-Roch. Il s'agit de l'hôpital de la Croix, fondé en 1632 par les Pénitents blancs qui venaient d'abandonner la direction de Saint-Roch et souhaitaient créer leur propre institution. Cet hôpital fut établi non loin de l'église Saint-Martin en 1636, peut-être sur le site de l'ancien hôpital Pairolière, dans un édifice discret qui conserve aujourd'hui encore sur son linteau le souvenir de cette fondation. Au carrefour de l'action sanitaire et sociale, regroupant plusieurs institutions précédemment gérées principalement par des confréries, il convient aussi de signaler la fondation de l'hospice de la Charité, en 1766, dans le nouveau quartier qui se dressait sur l'ancien marécage du Pré-aux-Oies. Transféré plus tard, comme les deux précédents, son emplacement est identifiable à l'angle est des rues de l'Opéra/Saint-François-de-Paule. En effet, avec le XVIII^e siècle finissant et surtout le XIX^e siècle naissant, les préoccupations hygiénistes ne se satisfont plus d'établissements trop insérés dans le tissu urbain comme Sainte-Croix ; de plus, le développement touristique qui a mis à la mode le cours Saleya et la rue Saint-François-de-Paule admet mal la présence des malades sur ces sites. Le XIX^e siècle sera donc le moment d'un redéploiement complet de ces institutions.

AU XIX^e SIECLE, LES TRANSFERTS HYGIENISTES

Dès 1806, à la suite de l'invasion révolutionnaire et du désordre qui affecta dix ans durant Nice et son comté, on avait mis à l'étude un projet de déplacement de l'hôpital communal Saint-Roch. On se proposa de l'installer dans les locaux de l'ancien couvent des Clarisses (actuelle Visitation), au flanc ouest du Château, avant de projeter un édifice complètement neuf, dans le quartier du Port alors en plein développement, le long de l'actuelle rue Ségurane, sur l'autre flanc de la colline. Mais le coût puis la chute de l'Empire conduisirent à y renoncer.

Pour autant, les connaissances et les exigences de l'hygiène s'imposaient de plus en plus. Les premiers à agir furent les Pénitents blancs. En 1849, ils transférèrent l'hôpital de la Croix sur des terrains alors situés en pleine campagne, le long de la route de Turin, où ils prirent soin de faire édifier un bâtiment neuf, aux larges fenêtres, perpendiculaire à la route, ouvrant sur un jardin de vastes fenêtres orientées au sud. Il s'agissait là d'une véritable révolution par rapport à l'antique édifice, enfoncé dans le tissu urbain de ce qui était en train de devenir le Vieux-Nice. Cet établissement (38 avenue de la République) très familier aux habitants des quartiers est de la ville atteignit cent vingt lits au début du XXe siècle. Il a récemment disparu mais de nombreux témoignages iconographiques et archivistiques de son existence, ainsi que des éléments de son patrimoine mobilier sont conservés par l'archiconfrérie de la Sainte-Croix, son propriétaire et fondateur.



Après le projet avorté de 1806, la Ville relança l'idée de déplacer l'hôpital communal Saint-Roch. Ce fut chose faite en 1818 au bénéfice, non d'une construction neuve, mais du bâtiment de l'ancien séminaire, rue Saint-François-de-Paule. Pour autant, si l'édifice était plus récent que le bâtiment du XVIIe siècle, le site ne satisfaisait guère et bientôt, un autre déménagement fut envisagé. En 1853, à la limite de l'extension urbaine prévue par le Consiglio d'Ornato commença la construction, ex nihilo et en pleine campagne, du nouvel hôpital Saint-Roch. Le bâtiment est de ce style néo-classique particulièrement en vogue à l'époque. Il est signé de Joseph Vernier, l'architecte qui répandit ce style à Nice (auteur de la place Masséna et de l'église du Port). Sa façade sud-est, qui donne vers la ville et la place Victor (aujourd'hui Garibaldi) avec laquelle elle s'harmonise, surmontée de son large fronton portant un bas-relief évoquant Les malades secourus par saint Roch, est particulièrement notable. Son vaste patio, ses volumes amples, ses hautes fenêtres correspondent aussi à la recherche d'air et de soleil qui caractérise l'architecture hospitalière de l'époque. Enfin, les médaillons dédiés à ses principaux donateurs énumèrent les principales familles bourgeoises et nobles de la Nice de ce temps. L'établissement fut ouvert en 1857. On déménagea les installations de la rue Saint-François-de-Paule et, en 1868, l'hôtel de ville s'installa dans l'ancien édifice, où il est toujours. Notons que l'hospice de la Charité suivit quasiment le même parcours : en 1854, ses administrateurs élaborèrent un nouveau bâtiment, vaste et aéré lui aussi, à l'angle des actuelles avenue Jean-Médecin et boulevard Dubouchage, où il se transférèrent en 1858 et qui subsista jusqu'au début des années 1980. Il fut alors remplacé par le centre commercial Nice-Etoile. Dernier aménagement hospitalier, enfin, l'hôpital Pasteur. Sa création, en 1907, là encore en pleine campagne, bénéficia de l'immense domaine de l'abbaye bénédictine de Saint-Pons, sécularisée en 1787, rendue à l'Eglise en 1834, à nouveau sécularisée en 1855 (voir la Fiche du Patrimoine L'abbaye de Saint-Pons). A partir de 1910 commença la construction de l'établissement, dans sa structure pavillonnaire très en vogue en ce temps. Peu de vestiges intéressants en subsistent aujourd'hui.



Localisation des hôpitaux sur un plan

